

de bois. Puis, maintenant coiffés, Garros d'un chapeau mou et moi d'une casquette anglaise assez misérable, nous devenons deux civils se dirigeant de leur pas le plus léger vers la gare.

*

* *

Avant de relater les péripéties de notre voyage de quatre jours, dont le but était la frontière hollandaise, je vais expliquer comment les camarades restés derrière nous au Schranhorst parvinrent à retarder de dix-huit ou vingt heures la découverte de notre évasion.

A l'appel du soir fut renouvelé, avec des variantes, le subterfuge qu'avaient employé pour Cartwright les Britanniques du Wagenhaus, le 27 janvier 1917.

La chambrée que j'habitais à présent, ainsi que Roland Garros, se trouvait dans l'aile droite du Scharnhorst, à l'entresol. C'était la chambrée 7. Une cloison de bois, qui coupait en deux la casemate, nous séparait de la chambrée 8.

Il avait été pratiqué dans cette cloison une trappe par laquelle deux de nos camarades du numéro 8 se proposaient de passer au bon moment, pour nous venir remplacer au numéro 7. Mais, après coup, nos amis estimèrent que la proximité des deux chambrées ne permettrait pas, si vivement qu'on s'y prit, d'accomplir la substitution projetée, dans le temps trop court que mettrait l'officier de semaine à atteindre la seconde chambrée après avoir constaté que la première était au complet. On préféra demander à deux des officiers français de la chambrée 11, située à l'entresol aussi, mais dans l'aile gauche du bastion, de venir occuper le lit de Garros et le mien, comme l'avait fait pour moi, treize mois plus tôt, un jeune officier russe. Et le sous-officier de semaine put ainsi annoncer à son lieutenant, selon la désobligeante formule consacrée :

— *Alles da !*

Mais, à présent, pour que nulle absence ne fût constatée à la chambrée 11, il était nécessaire que s'y retrouvent nos deux suppléants au moment de l'arrivée de l'officier, tout condamnés qu'ils fussent à ne plus sortir de la chambrée 7 avant le jour. Ils s'y retrouvèrent, sinon en personne, du moins sous les espèces de deux camarades de la chambrée 15, située directement au-dessus de la leur, et qui, descen-

du par une ouverture pratiquée à même la maçonnerie, dans le plafond du 11, au coin le plus obscur, de ce local, par le lieutenant Chalon, notre dévoué ingénieur du Scharnhorst, vinrent se planter au pied des lits des deux manquants. Ensuite, pendant que l'officier allemand gravissait l'escalier menant au premier étage, nos deux Français du 15 furent remontés, à la force des bras, dans leur chambrée, où le gradé prussien put lancer de nouveau le "Tout est là" qui traduit si discourtoisement notre "Personne ne manque."

Le maquillage de l'appel du matin se présentait comme plus malaisé, car il se faisait dans la cour. Il convient d'ajouter qu'on y procédait quand même par chambrée.

Garros n'y manqua pas. Un de nos camarades français d'une autre chambrée endossa son "cuir" d'aviateur, en releva le col fourré jusqu'à la hauteur de ses yeux ainsi qu'avait coutume de le faire mon compagnon, et se présenta sur les rangs à sa place.

Le "professeur de danse", de service ce jour-là, n'y vit que du feu. Seulement ne m'apercevant pas dans le groupe et s'entendant annoncer que je m'étais fait porter malade, il dépêcha vers le numéro 7 un sous-officier qui, précisément, avait mission de me surveiller.

Cet homme — nous l'avions surnommé Bismarck — entre dans la chambrée et n'y trouve qu'un seul officier dont on ne peut voir ni le torse ni la tête, occupé qu'il est à chercher je ne sais quoi sous mon lit.

Sans modifier sa position, l'officier profère quelques mots d'allemand qui suffisent à Bismarck pour le rassurer, car, au numéro 7, il ne connaît que moi qui puisse lui adresser la parole en sa langue.

Comment l'excellent camarade d'une autre chambrée — le lieutenant Buel, — qui s'était lui-même déclaré malade et me servait de suppléant, avait-il réussi à se faire remplacer ? Je ne me l'explique pas, car les chambrées où se trouvait quelque "indisponible" étaient gardées par une sentinelle ayant pour consigne de n'en laisser sortir personne.

Toujours est-il qu'il fallut le contre-appel sonné dans l'après-midi du même jour pour révéler notre disparition.

Celle-ci fit événement. Elle eut pour première conséquence, m'a-t-il été dit, une inter-